

# *Il était une poignée de main...*

Ces jours derniers, au cours d'une de ces conversations qu'on dit à bâtons rompus (on n'ose plus les désigner à cœur ouvert depuis que les chirurgiens ont le scalpel indiscret), nous nous entretenions, M. Brassens et moi, du devenir de l'homme dans notre monde *machinisé*. C'était venu de rien. Je veux dire que nous étions partis de ce phénomène qu'est l'exode du week-end. De rien, vous voyez bien : la nécessité pour le citadin de s'arracher à la ville tentaculaire et à ses foules implacablement foules afin de se retrouver UN dans son petit univers d'homme. Étaient écrites ses chansons, dont il n'était pas question dans notre conversation. Or, voici que son tour de chant s'ouvre sur ce problème de l'incommunicabilité dont nous avons si longuement débattu.

Nous sommes donc en plein — avec *La rose, la bouteille et la poignée de main*, chanson-procès, je ne dirai pas de notre société, mais de chaque UN qui se laisse, par elle, « réduire en égoïsme » — dans « cet univers qui entoure les hommes d'aujourd'hui ». La vérité dite est plus rude que ne le laissent à entendre les deux premiers volets du triptyque. Il y a du moraliste chez notre auteur. Un La Fontaine qui feint de s'ignorer mais qui, comme l'autre, pose son regard tendre-lucide sur les travers du monde et les malaises de son temps. Relisez ce texte, paru ici en prépublication, et dites-moi si je me trompe.

A cette constatation désabusée,  
*Car aujourd'hui, c'est saugrenu,  
Sans être louche on ne peut pas  
Serrer la main des inconnus.  
On est tombé bien bas, bien bas,*

le public, à mon grand étonnement, a réagi, lui aussi, de la plus lucide des façons. Comme si, de chaque UN, M. Georges Brassens venait de déciller les yeux.